

## Versions du symptôme

*Alain Pandolfo*

### *Faire sans l'Autre*

Lacan signale qu'il repéra très tôt que l'œuvre de Freud contenait la possibilité d'une éthique, d'une nouvelle morale, dit-il même, une éthique du désir. D'où sa formule affirmant que l'inconscient n'est pas ontique, mais éthique.

Je m'appuierai donc sur un axe contenu dans le séminaire *l'Éthique de la psychanalyse* afin de situer la formule que j'ai proposée comme titre : " Faire sans l'Autre ".

Dans ce séminaire, il situe la psychanalyse au regard du discours de la science en tant que le sujet qu'elle prend en compte est le sujet de la science, mais aussi au regard des effets de dégradation sur la fonction des Noms du père que cette dernière opère peu à peu dans ce qui fonde les liens sociaux.

A ce titre, " Faire sans l'Autre " intéresse l'Autre en tant qu'il peut apparaître de plus en plus inconsistant. Et Lacan associe ce fait au mythe de la mort de Dieu, mythe qu'il articule précisément à l'écriture du S de A barré, présente dans son graphe du désir. Ce point ultime, en effet, concerne la demande de garantie adressée à l'Autre, garantie du sens de la Loi fondée sur cet Autre et qui s'articule " au plus profond de l'inconscient ". Ici, fait-il remarquer, " s'il n'y a plus que manque, l'Autre défaille, et le signifiant est celui de sa mort. "<sup>1</sup>

Proposer que l'Autre manque, et plus trivialement constater la mort de Dieu, ce n'est pas annoncer la mort de la religion, qui démontre encore toute sa vigueur, mais c'est indiquer que le soutien de l'éthique traditionnelle se dérobe, et que l'invention de la psychanalyse par Freud, comme éthique du désir, ne peut se concevoir qu'à partir de ce mouvement.

Faire sans l'Autre, ce n'est pas dire que l'Autre comme lieu du signifiant n'est plus – sinon comment même supposer l'hypothèse d'un sujet ? – mais c'est questionner ce mouvement de fracture, ce tournant, qui implique pour Lacan, à partir de sa lecture de l'œuvre de Freud, la formulation d'une éthique nouvelle, qui est au cœur de la découverte de l'inconscient, et qui donc renvoie à l'offre de la psychanalyse.

Or l'offre de la psychanalyse est fondée sur une mise en jeu de la parole. C'est au niveau même de cette parole, en tant qu'elle est le lieu de la vérité, comme mi-dire, qu'il semble qu'il

---

<sup>1</sup> Lacan J., Séminaire VII, *L'éthique*, Seuil, Paris, p.227.

nous faut faire l'hypothèse de ce que tente la science comme discours, à savoir, évacuer les aléas qui lui sont liés.

C'est une conclusion que nous pouvons tirer à partir de ce à quoi aboutit Lacan dans ce même séminaire lorsqu'il affirme que le savoir scientifique consiste en un désir. Désir opaque bien sûr, mais il est le désir humain venant se réfugier, à un moment donné de l'histoire, dans ce qu'il nomme la passion du savoir. Ce refuge trouvé dans cette passion est une réponse à un ensemble de discours qui l'a, tour à tour dit-il, anesthésié, endormi, domestiqué, trahi. La thèse de Lacan est donc que la science occupe la place du désir dans notre monde, dans son articulation à cette passion du savoir, thèse dont on retrouvera bien plus tard un indice dans l'écriture du discours universitaire, avec le S2 en place dominante, qui est venu se substituer au S1 du discours du maître.

Mais revenons à cette trahison du désir. Cette passion du savoir est une vengeance, une vengeance que nous avons désormais sur le dos, précise Lacan. Le mot est fort, vengeance. C'est cette expression qui m'a fait avancer que la science comme discours était une tentative d'éradiquer ce que la parole contenait comme vérité. En effet, nous ne pouvons pas ne pas associer cette trahison à la question de la vérité. Que fait Descartes sinon entamer un divorce avec un savoir jusqu'alors posé socialement en termes de mythe, donc de vérité dernière, situé dans la figure d'un Autre désirant, voire capricieux, et lui substituer un Autre qui ne ment pas, qui ne triche pas, qui ne soit pas trompeur ? Comme le fait remarquer d'ailleurs Lacan à ce propos – dans ses leçons inaugurales au *Séminaire XI* – c'est toute la problématique de la certitude et du doute qui bascule avec cette opération, et c'est à ce point que Freud reprend la question.

La psychanalyse au contraire est une invitation d'aller à la rencontre – dans l'expérience d'une parole, la parole analysante – de ce point où l'Autre est barré, où l'Autre manque. Car la seule certitude sur laquelle s'appuie la psychanalyse, c'est par la parole qu'elle l'acquiert. Pourtant la parole est équivoque, lieu de la vérité et donc du mensonge, c'est elle qui affecte le corps et pourtant fonde le sujet, elle est le lieu du malentendu et particulièrement celui sur lequel repose le non-rapport foncier concernant la jouissance et le sexe, cause de la malédiction qui pèse sur lui, malé-diction à laquelle C. Soler a consacré un cours.

Or ce qui dans l'inconscient permet non pas la conjonction, mais la rencontre – contingence, dit Lacan – c'est le phallus, en tant qu'il est le signifiant qui vient représenter la jouissance sexuelle qui est forclosée du système du sujet.

Et c'est par le nom-du-père que la transmission du phallus s'opère.

C'est à propos du nom-du-père que Lacan énonce la phrase que j'ai placée en exergue de mon argument : " A ce nom du père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommé à (...) A ceci près qu'ici la mère généralement suffit à elle seule à en désigner le projet,

à en faire la trace (...) Etre nommé à quelque chose, voilà ce qui, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve passer avant ce qu'il en est du Nom du père. Le social prend là une prévalence de nœud, qui fait la trame de tellement d'existences, puisqu'il détient le pouvoir de nommer à un point que s'en restitue un ordre qui est de fer. (...) Est-ce que, à forclore le Nom du père, ce nommer à n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique ? "<sup>2</sup>

C'est sur cette phrase que je m'appuie pour développer quelques réflexions, quelques points, sans pour autant prétendre en épuiser aucunement la signification, loin de là. Mais elle concerne bien le thème d'aujourd'hui, en tant que le nom-du-père, forclos par le discours de la science, à qui se substitue le nommer à par le social, intéresse le nouage de la structure, et donc le symptôme.

C'est donc sur la question du père, de sa place aujourd'hui, en tant qu'elle concerne la fonction du phallus que j'avancerai, et plus particulièrement du côté homme.

Dans le séminaire consacré à « L'angoisse »<sup>3</sup>, Lacan fait valoir cette question concernant le rapport homme/femme au regard de la fonction du phallus. Il indique qu'une femme, comme issue au *penisneid*, vient créer le phallus pour un homme afin de suppléer l'impuissance qui lui est impartie. En fait, il reprend la thèse selon laquelle le porteur du phallus, du fait du principe du plaisir, est confronté à cette forme d'impuissance, telle qu'il peut déjà en parler dans *Kant avec Sade* en employant, à propos de ce qui lie le désir et la visée de jouissance, la jolie métaphore de l'aile qui retombe : " Toujours précoce la retombée de l'aile, dont il lui est donné de pouvoir singer la reproduction de sa forme. Aile pourtant qui a ici à s'élever à la fonction de figurer le lien du sexe à la mort. "<sup>4</sup> C'est dans la mesure de cet échec du désir masculin, dit-il, qu'une femme demande à la fin d'une analyse – fin d'analyse telle que Freud la décrit – un pénis, sans doute, mais pour faire mieux que l'homme.

Il reprend cet argument à propos de ce qu'il nomme la dignité des professions. L'impuissance humaine est ce qui produit les institutions, et elles sont, je ne sais si on peut dire une suppléance, mais une réponse à ce manque central, une réponse en termes de puissance et de pouvoir. C'est dans la mesure où l'homme est voué à ne pouvoir jouir que de son rapport au support qu'est le phallus positivé (+φ), " une puissance trompeuse ", dit-il, qu'il s'abrite derrière la dignité d'une profession. Ceci renvoie bien sûr au lien social, fondé sur l'homosexualité masculine, avancé par Freud. Lacan le relit donc ainsi : " Ce ciment libidinal du lien social en tant qu'il ne se produit que dans la communauté des mâles est lié à la face d'échec sexuel qui lui est, du fait de la castration, tout spécialement impartie "<sup>5</sup>.

Lacan mettra jusqu'à la fin de son œuvre en exergue ce rapport entre puissance et castration masculine, impuissance et pouvoir : par exemple il décrit la puissance liée au pouvoir comme résultante de l'impuissance portée au carré, ou encore il corrèle l'affliction du porteur du

---

<sup>2</sup> Lacan J., « Les non-dupes errent », Séminaire inédit.

<sup>3</sup> L'angoisse, leçon du 29 mai et du 5 juin 1963.

<sup>4</sup> *Écrits*, p. 773.

<sup>5</sup> L'angoisse, leçon du 5 juin 1963.

phallus au rapport particulier qu'il entretient au pouvoir, mais aussi au savoir. Mais au-delà, ceci peut aussi évoquer ce que nous appelons aujourd'hui la féminisation des professions. En effet, nous pouvons nous demander si, du fait de la dégradation de la place du nom-du-père, un grand nombre de professions n'étant plus porteuses d'une dignité qui pourrait venir supporter les hommes dans leur rapport particulier à la castration - ceux-ci ne s'en détourneraient pas. Et si au contraire, les femmes ne viendraient pas occuper ce champ afin de continuer à les faire exister. Ce qui poserait la question, si cette hypothèse s'avérait exacte, de savoir où sont et où vont les hommes d'aujourd'hui ? Peut-être certains d'entre eux, sont-ils poussés du côté d'une demande exacerbée de compensation par les plus-de-jouir, demande construite par l'offre qui leur est faite dans le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Ce rapport embarrassé qui est le lot du sujet masculin du fait d'être porteur du phallus, Lacan le maintiendra du début à la fin de son œuvre. Il en fait notamment une clef de lecture de Joyce en précisant que son art vient faire suppléance à sa tenue phallique, que son art est le répondant de son phallus. Mais surtout il introduira en 1975 un élément nouveau. La jouissance qu'éprouve le petit garçon au regard de la manifestation du désir prouve pour lui qu'il n'y a pas d'auto-érotisme. En effet, cette jouissance se présente comme étrangère, comme autre<sup>6</sup>. Elle est hétéro. C'est le cas du petit Hans. Cette jouissance éprouvée est angoissante dans la mesure où elle remet en cause l'équilibre du circuit dans lequel il se trouve et exige de la faire passer par la médiation du père symbolique au risque de laisser le sujet en proie à être l'objet du caprice de l'autre, précisément ici la mère de Hans. A ce titre, le symptôme de Hans, la peur du cheval qui rue et qui mord, est l'expression de ce rejet, la signification de ce rejet. C'est la tentative de donner forme symbolique par le compromis de son symptôme, de donner corps à cette jouissance.

Cette jouissance apparaît pour ainsi dire hors circuit, qui est donc autre pour le sujet, étrangère à lui : Lacan note que pour la petite fille c'est la même chose, c'est angoissant, même si cela se passe par référence. Et c'est dans la mesure où cette jouissance se dénoue du corps en passant au phallique que l'imaginaire prend sa consistance. C'est ainsi que j'entends ce que dit Lacan lorsqu'il affirme dans *RSI* que le phallus donne corps à l'imaginaire, ou bien encore lorsqu'il le définit comme du réel qui s'élide.

C'est à partir de ce moment que Lacan donnera une définition de la drogue : " ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi. "<sup>7</sup>

Mais, notons néanmoins un point important : cette définition ne concerne pas seulement la drogue. La formule de Lacan étant celle-ci : " tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple. "<sup>8</sup>

---

<sup>6</sup> Conférence à Genève sur le symptôme 1975

<sup>7</sup> Conclusion de la journée des cartels de 1975

<sup>8</sup> *Ibid.*

Ce qui est en question ici est donc bien ce qui va pouvoir venir lier, nouer, l'imaginaire du corps avec ce réel qui se présente comme étranger.

" La face d'échec sexuel qui " est à l'homme " du fait de la castration, tout spécialement impartie " – que nous avons évoquée plus haut – est à rapprocher du point que nous venons de développer. Il s'agit à chaque fois d'avoir à considérer les solutions, les issues, les constructions, voire les créations, ou l'accommodation – puisque c'est ainsi que Lacan propose de lire ce qui résulte de la cure de Hans, en tant, dit-il, que Freud lui permet, par les mots, de s'accommoder de ce cheval qui rue – série qui vient tout particulièrement répondre chez l'homme, au fait, d'une part, qu'il lui soit impartie d'avoir à supporter le semblant phallique, disons inscrit sur son corps par le symbolique, alors que c'est la loi du principe du plaisir qui y commande et que, d'autre part, il est le siège d'une jouissance étrangère avec laquelle il doit divorcer.

Ce qui peut paraître contradictoire à première vue.

Mais pour le comprendre, reprenons à nouveau le cas de Hans

Tout d'abord, un rappel. C'est bien du fait de la rencontre du corps avec les mots, du fait de la prise du corps par le signifiant, que cette opération de la castration existe, et laisse une part des parlêtres aux prises avec une jouissance dont ils doivent faire quelque chose et dont apparemment ils ne peuvent faire le symbole d'un manque, de quelque chose qui sera marqué d'un (–), qu'à condition de l'usage d'un nom-du-père. En effet, le phallus, selon une des définitions de Lacan est la conjonction du *wiwimacher* et de la parole.

Pour Hans, c'est l'intervention du pénis réel qui vient perturber le monde harmonieux, paradisiaque dans lequel il se mouvait. Jusqu'alors, dans le discours de Hans le phallus était présent, point pivot de sa parole, à partir de quoi il questionne le monde qui l'entoure, son père, sa mère, les animaux, les êtres animés et inanimés. C'est le phallus comme signifiant qui lui permet de poser sa question, de jauger son monde, mais dans ce monde, il occupe lui-même une certaine place qui est celle de répondre au désir de sa mère comme objet métonymique de celui-ci. " Ne voyez-vous pas, dit-il, qu'elle [la phobie] s'introduit ici au moment où apparaît chez le petit Hans, sous forme d'une pulsion au sens le plus élémentaire du terme, ce quelque chose qui remue, le pénis réel, et où commence à lui apparaître comme un piège ce qui a longtemps été pour lui le paradis, le bonheur ? " <sup>9</sup> Bien sûr ce n'est pas le seul élément qui joue dans l'apparition de l'angoisse à laquelle viendra répondre la phobie. Il s'agit de la situer comme ce qui surgit dans ce point où le sujet se trouve placé, suspendu, entre deux temps, celui où il a à passer de la place d'objet phallique pour la mère à autre chose, autre chose qui exige le passage de l'être à l'avoir. C'est donc au moment où son propre phallus entre en jeu mais comme pénis réel que l'angoisse surgit. Car comme le dit Lacan : " à partir du moment où intervient sa pulsion, son pénis réel, apparaît ce décollement (...), [et] il

---

<sup>9</sup> Lacan J., Séminaire IV *La relation d'objet*, p. 226.

est pris à son propre piège (...), confronté à la béance immense qu'il y a entre satisfaire à une image et avoir quelque chose de réel à présenter – à présenter cash "<sup>10</sup>.

Au-delà de ce temps que l'on peut dire normal, en tant qu'il remet en cause l'assise de chaque sujet au regard de ce qui constitue un moment essentiel du complexe de castration, Hans ne pourra pas faire valoir ce pénis comme phallus, le faire entrer par l'intervention du père symbolique, dans l'ordre de la castration. Et Lacan précise alors ceci : " L'enfant est alors placé devant cette ouverture d'être le captif, la victime, l'élément passivé d'un jeu où il devient la proie des significations de l'Autre "<sup>11</sup>.

Toujours en suivant Hans, essayons d'aller plus loin.

Si la première solution qu'il crée, solution symptomatique, est la phobie qui représente - dans l'image du cheval - le désir de la mère, mais est aussi la cause incarnée de l'angoisse, et fait suppléance à l'inconsistance du père à pouvoir lui fournir le symbolique du point vue d'une identification virile assumée, la seconde solution qu'il crée pour passer ce moment, cette crise, il la trouvera à partir du travail qu'il fait avec son père sous la direction de Freud.

Elle se présente sous la forme des rêves de la baignoire et du plombier, qui apparaissent comme des productions résolutoires de la phobie. Il rêve d'une baignoire trop grande pour lui et d'une baignoire à sa taille, puis d'un plombier qui vient lui enlever son petit-pipi - ainsi qu'il nomme son appendice - pour lui en revisser un autre.

Le rêve du plombier est une pure création dans la mesure où la mise en scène de ce plombier qui lui change de *wiwimacher*, peut être lu comme représentant l'opération symbolique qui lui permet d'accéder à avoir un organe symbolique, détachable et échangeable, donc, indique l'accès pour lui à une certaine dimension phallique symbolique. Ce dernier rêve est ce qui lui permet de faire le pas et de s'extraire par ce biais de l'impasse qu'il avait rencontrée.

Notons donc ceci :

Tout d'abord, il s'agit d'une forme de création. En effet, ce rêve, Lacan le compare à un mythe, dit qu'il s'agit d'une production mythique, et en un sens, c'est une réponse en termes de vérité qui se propose à Hans pour passer ce moment de crise. Si nous parlons de création à ce propos, c'est qu'à partir d'éléments signifiants à sa disposition, la baignoire, le plombier, et du travail d'élaboration effectué sous la direction de Freud, il bricole une réponse pour passer ce trou face auquel il se trouve seul.

Second point, il fait, certes, ce passage, mais paradoxalement, et malgré la cure, Lacan note que c'est une solution qui reste malgré tout empreinte de ceci : il doit construire seul cette réponse.

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 227.

En résumé, face à la crise existentielle à laquelle il se confronte, et pour sortir de la phobie qui en résulte, Hans doit construire un mythe pour y répondre et le fait seul, c'est-à-dire sans l'appui du père symbolique. Comme nous l'avons déjà noté, ce temps de crise subjective et ses modes de sortie caractérisent l'Œdipe et ses effets de normalisation, et ce sont ces éléments signifiants et structuraux mis en place dans ce temps que le sujet, une fois pubère, aura à faire valoir pour aborder cette autre crise. Comme le dit joliment Lacan, le sujet à la sortie de l'Œdipe aura en poche un certain nombre de cartes qu'il aura à faire valoir et à mettre à l'épreuve plus tard.

Or, n'est-ce pas ce qui caractérise notre monde moderne de laisser seuls ces sujets à cet âge face à ce trou de la puberté ? L'Autre du social moderne ne fournit plus en effet de mythes, ni n'organise - par exemple par des rites - ces temps de passage. Les rites de passage, en effet, ont disparu, que ce soit ceux qui accompagnaient la mort, ou qui dictaient le rapport entre les hommes et les femmes, ou encore ceux dits d'initiation. Le social ne supporte plus par son organisation ces temps de passage, ce qui veut dire simplement qu'il n'organise plus collectivement leur prise en compte. Il faut donc à ceux qui désormais sont nommés adolescents qu'ils inventent seuls, qu'ils s'inventent, qu'ils créent pour eux-mêmes, tels d'innombrables petit Hans, des solutions, des réponses, pour accompagner et donner forme symbolique à leur accès à leur nouveau statut au moment où ils doivent quitter et perdre cet autre statut, qui était celui de leur enfance.

Ce qui peut en effet expliquer les phénomènes de modes par exemple, phénomènes qui accompagnent chaque génération désormais, comme des phénomènes d'auto-création, de mini-culture, ponctuels et souvent éphémères, qui s'accompagnent tous d'un style vestimentaire, d'une forme de musique, et d'un type de rassemblement : nous pouvons ici évoquer le chemin parcouru si rapidement allant du rocker des années cinquante, avec son blouson noir et sa Vespa se rendant à la surprise partie, en passant par les festivals pop, tuniques et fleurs, jusqu'aux actuelles soirées techno dopées à l'ecstasy (comme les coureurs du tour de France, je veux dire le sont aussi dopés, à la techno moderne), et sans oublier le rap et ses vêtements Nike. Vêtements donc qui donnent forme au corps nouveau et étranger pour le sujet lui-même par le regard, musique qui inclut la dimension de la voix comme objet *a* qui commande et qui scande, rassemblement qui collectivise un point énigmatique à partir d'un certain nombre de signifiants maîtres plus ou moins manifestes.

Désormais, comme chacun d'entre nous d'ailleurs, il est soumis aux aléas de la rencontre, et doit faire face à elle et s'en sortir seul. Seul, ici, ne voulant pas dire isolé, mais avec autre chose qu'un signifiant lié au nom-du-père.

Bien d'autres commentaires pourraient être faits à propos de cette lecture de Lacan concernant le rapport particulier qui noue pour un homme le phallus à l'imaginaire du corps

par le nom-du-père, et des effets, disons symptomatiques, liés au fait que le nommer à par le social se substitue désormais à sa fonction de nœud. Ceci peut expliquer, par exemple, pourquoi, dans les toxicomanies, c'est une majorité d'hommes qui sont en cause. Ceci tient assurément au fait de cette fragilité de structure, qui fait que pour un parlêtre, être embarrassé par le phallus, nécessite sa transmission par le père. Mais au-delà, ce ne sont pas seulement les toxicomanes comme tels qui sont concernés.

En effet, cela pose plus généralement la question du statut des symptômes produits dans une société qui ne s'appuie plus sur des noms-du-père pour suppléer à la carence des pères réels.

Cela peut aussi nous faire relire chez Freud et Lacan la place qui s'y dessine du registre du corps chez l'homme, allant de la réponse imaginaire que décrivait Freud concernant la butée de la fin de la cure chez l'homme, refus de la castration dit-il, réponse en termes d'amour-propre lui répond quelque part Lacan, jusqu'à la fonction restaurée de l'ego chez Joyce.